

Les Temps Modernes

FONDATEURS

Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir

DIRECTEUR

Claude Lanzmann

57^e ANNÉE JUIN-JUILLET 2002 N° 619

T.M. *La vampirisation ludique de la politique. On ne joue plus*

PRÉSENCES DE SIMONE DE BEAUVOIR

SIMONE DE BEAUVOIR *Un entretien avec Susan Brison*

ÉLIANE LECARME-TABONE *Le couple Beauvoir-Sartre
face à la critique féministe*

MARGARET A. SIMONS *L'indépendance de la pensée philosophique
de Simone de Beauvoir*

EVA GOTHLIN *Lire Simone de Beauvoir à la lumière de Heidegger*

HÉLÈNE ROUCH *Acquis scientifiques et avancées féministes :
Simone de Beauvoir, Suzanne Lilar, Adrienne Sahuqué*

LILIANE KANDEL *Simone de Beauvoir, unique*

MICHÈLE RIOT-SARCEY *Les femmes de Platon à Derrida ou l'impossible
sujet d'histoire*

ELSA DORLIN *Autopsie du sexe*

MICHEL KAIL *Michèle Le Dœuff. Une philosophie à l'œuvre*

DENIS CHARBIT *Simone de Beauvoir, Israël et les Juifs : les raisons d'une fidélité*

EMMANUEL LECLERCQ *Le cinéma selon Simone de Beauvoir :
les visages et les mythes*

CHRONIQUES

JEAN-FRANÇOIS LOUETTE *Pour relire les Mémoires d'une jeune fille rangée*

ROBERT REDEKER *Martin Heidegger ou l'aveuglement du philosophe*



Simone de Beauvoir

UN ENTRETIEN AVEC SUSAN BRISON*

SUSAN BRISON. — Hier, vous étiez d'accord pour dire qu'il ne suffit pas que les femmes soient mises exactement dans la même situation que les hommes, pour qu'elles soient vraiment libérées. Mais vous ne nous avez pas dit ce qu'il fallait faire maintenant. J'aimerais vous poser la même question que celle que vous aviez posée à Sartre, une question qu'il a esquivée : Est-ce que les femmes doivent rejeter entièrement cet univers masculin ou s'y faire une place ? Est-ce qu'elles doivent l'investir ou le transformer ? Je veux dire aussi bien dans la science, le langage que les arts. Toutes les valeurs sont marquées du sceau de la masculinité...

SIMONE DE BEAUVOIR. — Cela fait beaucoup de questions en une seule. Je pense que les féministes, en tout cas celles avec qui je suis liée, veulent non seulement changer la situation de la femme, mais veulent aussi changer ce monde. Ce sont des femmes qui souhaitent une certaine transformation de la société, et elles pensent que si l'on parvenait à faire triompher le féminisme, c'est-à-dire supprimer complètement l'oppression de la femme, la société vacillerait sur ses bases. Ceci ne peut se réaliser sans d'autres actions, comme par exemple des actions en faveur de la lutte des classes et des immigrés, enfin tous les changements possibles en faveur de la société et liés les uns aux autres. Donc, il faut que les femmes prennent non pas la place des hommes dans ce monde-

* Entretien réalisé le 7 septembre 1976 à Rome.

ci, mais que, en s'émancipant, elles changent du même coup ce dernier. Il y a une seconde question qui est la suivante : Est-ce que finalement certaines des réalités de ce monde, comme justement la science, la littérature, les arts, qui ont été en grande partie — en très grande partie — conçus par les hommes dans un univers masculin, est-ce qu'on peut les utiliser ou faut-il les rejeter complètement ? Là, je pense qu'il faut plutôt s'en servir. Il faut s'en servir naturellement avec beaucoup de précautions. Par exemple le langage, on ne va pas le créer du jour au lendemain par des initiatives personnelles — jamais le langage ne se crée comme ça, dans aucun pays, à aucune époque. Il faut néanmoins reprendre le langage, tout en faisant attention qu'il garde l'empreinte des hommes. Il est universel, mais il a également une singularité. Par exemple des mots comme « viril », chargés d'un sens positif pour les hommes, n'ont aucune raison d'être acceptés par les femmes. On pourrait en trouver bien d'autres. De même en science : 2 et 2 font 4 pour les hommes comme pour les femmes, mais l'orientation donnée à la science est évidemment très différente selon que ce sont les femmes qui dirigent les recherches ou les hommes. Les hommes ne se sont jamais beaucoup occupés des problèmes de biologie ou de médecine dites féminines. Si les femmes se lançaient dans cette recherche, elles pourraient et devraient mettre leurs travaux au service de l'étude de leur sexe ; il en est de même pour le langage, la science, l'art, la littérature. On peut, en effet, s'appropriier l'outil de savoir et s'en servir, mais il faut surtout s'en servir avec beaucoup de précautions, et rien n'empêche d'ailleurs de le transformer en même temps.

S. B. — Dans le Deuxième Sexe vous avez écrit que la femme conditionnée culturellement ne sait pas comment utiliser une formation technique lui permettant de maîtriser la matière. Elle ne trouve pas d'utilité à la logique masculine. Or, cela ne pourrait-il pas être considéré plutôt comme un trait positif ? Le « savoir pour dominer » s'est révélé si destructif qu'il est désormais essentiel de préserver le contraire, c'est-à-dire un désir réel d'interaction avec le monde naturel et avec les autres. Comme l'a écrit Hélène Cixous : « Il ne s'agit pas non plus de s'approprier leurs instruments, leurs concepts, leurs places, ni de se vouloir en leur position de maîtrise... Laissons aux inquiets, à l'angoisse masculine et à son rapport obsessionnel au fonctionnement, à dominer, au savoir "comment ça

marche" afin de "faire marcher". » Je pense que vous êtes d'accord avec elle.

S. DE B. — Oui, il ne s'agit pas que les femmes reprennent le pouvoir des mains des hommes, car cela ne changerait rien au monde. Il s'agirait plutôt de détruire cette idée de pouvoir. Sur ce point je serais tout à fait d'accord : il faudrait que les femmes apprennent à maîtriser énormément de choses, qu'elles ne se servent pas de cette expérience pour obtenir un certain pouvoir et dominer les autres. En fait, je suis certaine que cette idée de domination est un des traits de l'univers masculin qui doit être entièrement anéanti, qu'il faut chercher davantage la réciprocité, la collaboration, etc.

S. B. — Il faut donc effacer certains traits de l'univers masculin. Il existe aussi des traits traditionnellement féminins qu'on doit préserver chez les hommes et les femmes, comme vous le confiez vous-même à Sartre : « Si nous nous considérons comme détenant certaines qualités positives, ne vaut-il pas mieux les communiquer aux hommes que de les supprimer chez la femme ? » A quelle sorte de qualité vous vous référeriez ?

S. DE B. — J'en ai déjà un peu parlé. Justement parce qu'elles n'ont pas de pouvoir — en général —, les femmes ne possèdent pas les défauts qui sont liés à la possession du pouvoir. Elles n'ont pas, par exemple, la fatuité, le contentement de soi, l'esprit d'émulation qu'ont souvent les hommes. Elles ont plus d'ironie, de détachement, de simplicité. Elles tiennent moins de rôles, portent moins de masques.

Je pense que cette « vérité » existe chez beaucoup d'entre elles, parce qu'elles sont obligées de l'avoir. Elle est une qualité qu'il faut qu'elles préservent et qu'il faudrait même transmettre aux hommes. Il y a aussi des qualités de dévouement. Le dévouement est très dangereux quand il exprime une manière de vivre et de dévorer parfois les gens, mais il a également de bons côtés, quand il s'agit plus simplement de l'altruisme. Les femmes manifestent souvent le souci d'autrui, inculqué par leur éducation. Il faut combattre ce sentiment quand il devient vraiment une servitude. Mais l'intérêt pour autrui, la capacité de donner à autrui de son temps, de son intelligence, les femmes devraient non seulement conserver ces qualités, mais les hommes devraient aussi apprendre à les posséder.

S. B. — Si on ne veut pas définir la femme négativement par rapport à l'homme — la femme considérée comme « un homme de second ordre, un mâle manqué » —, comment peut-on la définir positivement ? Comme Hélène Cixous l'a écrit : « On nous a figées entre deux mythes horribles : entre la Méduse et l'abîme. » Il me semble que Sartre aussi a identifié la femme au « visqueux », ce qui bloque la transcendance de l'en-soi...

S. DE B. — Sartre n'a pas dit cela, c'est plutôt moi qui ai parlé de la femme comme immanence, en considérant que c'était le rôle qu'on lui faisait jouer. Ce n'est certes pas par nature qu'elle est réduite à l'immanence, les hommes l'y ont réduite en l'empêchant de pouvoir agir, créer, se transcender, enfin comme nous appelions cela à l'époque de l'existentialisme, comme je l'appellerais d'ailleurs encore aujourd'hui.

S. B. — Je pensais à des choses plus symboliques, comme par exemple les mots qu'il a choisis pour décrire « le visqueux ».

S. DE B. — Il est possible qu'il ait, en effet, eu un peu de ces préjugés « machistes », comme il le mentionne dans son dialogue avec moi publié dans *L'Arc*. C'est toute son éducation, son passé, c'est tout cela qui lui a procuré à la fois beaucoup de sympathie pour les femmes et une manière de les regarder comme différentes, selon lui, mieux, mais en effet différentes des hommes. Définition positive de la femme ? C'est un être humain qui a une certaine physiologie, mais cette physiologie ne commande absolument pas l'infériorité ni n'autorise son exploitation.

S. B. — Vous avez expliqué dans Le Deuxième Sexe que la femme accorde beaucoup d'importance au plaisir sensuel à cause de son immanence. Peut-être, est-ce vrai. Mais, le but est-il aujourd'hui de dévaloriser la sensualité ou de la redécouvrir au centre même des deux sexes ?

S. DE B. — En fait, l'écrivain du *Deuxième Sexe* dit les deux choses. J'ai dit aussi que de nombreuses femmes étaient complètement frigides. Frigides, en tout cas, avec les hommes. D'autres, en effet, il y en a un certain nombre, qui, ayant découvert le plaisir, lui

accordent une énorme importance. Je crois que si elles accordent tant d'importance au physique, ce n'est pas à cause d'un certain destin physiologique, mais parce qu'on les prive de tant de choses précisément. On leur témoigne tellement peu d'intérêt dans la vie, qu'elles sont amenées à accorder une grande importance à la sexualité et à la sensualité de leur existence. Cela se vérifie aussi dans leurs rapports avec les enfants, avec le bébé, le nouveau-né, etc. Elles prennent plaisir à le faire têter, etc., parce qu'elles ont la plupart du temps tellement peu d'autres choses.

S. B. — Même si les femmes pouvaient transcender leur immanence, il leur faudrait préserver leur nature sensuelle.

S. DE B. — Ah oui ! Il faudrait, pour les hommes comme pour les femmes, que la sexualité soit vraiment quelque chose de libre et d'épanoui.

S. B. — Vous aviez affirmé que vous refusiez la notion « d'écriture purement féminine », qu'il faut se débarrasser des mots « machistes », puisqu'il ne s'agit pas d'une nouvelle création du langage.

S. DE B. — C'est précisément ce que je vous disais tout à l'heure. En vérité, un langage ne se crée jamais par une initiative individuelle. Le langage n'est pas volontariste. C'est quelque chose qui se fabrique dans la circulation, parmi la masse des gens, dans la réciprocité. Et si on essaie de créer un langage d'une manière artificielle, on ne parviendra jamais à produire un authentique langage, on se coupera alors d'autrui. Je trouve que de nombreux livres de Cixous, par exemple, sont presque impossibles à lire parce qu'ils ne communiquent pas avec autrui.

S. B. — Oui, c'est vrai. Mais, peut-être, faut-il que les écrivains vraiment innovateurs soient, au début, un peu incompréhensibles, comme par exemple James Joyce dans Finnegan's Wake.

S. DE B. — Je ne sais pas. Ils ne sont pas toujours incompréhensibles. Ulysse reste très accessible malgré tout en comparaison de Finnegan's Wake.

S. B. — Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous aviez pu dire : « Toute femme a le droit de crier, mais il faut que son cri soit entendu et compris... »

S. DE B. — Oui, c'est cela.

S. B. — Mais que pensez-vous de l'idée d'une « écriture féminine » — « féminine » dans le sens « féministe », c'est-à-dire une écriture qui s'insurge pour nous conduire vers notre libération ?

S. DE B. — Ah, oui ! Je suis tout à fait pour. Je pense que les femmes peuvent écrire et même doivent écrire, peut-être pas toutes, des livres qui soient féministes, qui montrent la condition de la femme, se révoltent contre elle et font se révolter les autres. Par exemple, j'aime beaucoup le livre de Kate Millet, *Flying*, je l'aime davantage que son premier, qui était plutôt théorique. Là, elle a vraiment puisé dans son expérience de femme, et chacun peut voir comment une femme tente de se débrouiller aussi bien avec ses tentatives sexuelles qu'avec la société, etc. Je pense que les femmes ont des choses neuves à dire, des choses singulières, il faut surtout qu'elles les disent. Mon opposition porte plus sur le fait de choisir un langage complètement différent du langage courant car il coupe, selon moi, la communication. Précisément le livre, féministe, de Kate Millet reste à la portée de tous car sa langue est tout à fait compréhensible. Dans la mesure où il y a des choses neuves à dire, il faut pouvoir les dire d'une manière qui soit simple et ouverte.

S. B. — De nombreux critiques se sont interrogés sur le fait que vous n'avez dépeint aucune femme vraiment libérée dans vos romans. L'accent est mis principalement sur leur vie amoureuse. Un personnage aussi libéré qu'Anne dans Les Mandarins est surtout suggéré par sa vie amoureuse plutôt que par son intérêt pour son travail ou pour la vie politique. Or les portraits de personnages masculins ne semblent pas obéir à cette loi. Cela signifie-t-il qu'il n'y a pas de raison valable de dépeindre des femmes libérées et des relations idéales ? Cela veut-il dire que, dans une société où les femmes sont encore conditionnées à accepter un rôle traditionnellement féminin, fait de soumission et d'effacement, il n'est pas utile de décrire des femmes libérées et des relations idéales ?

S. DE B. — J'ai voulu montrer les femmes telles qu'elles sont, et pas les femmes telles qu'elles devraient être. En vérité, il y a très peu de femmes libérées. J'ignore même s'il en existe une. Je ne sais pas, non plus, s'il y a des hommes vraiment libérés de tout. Les gens ont tous leur part d'aliénation. En fait, j'ai choisi des femmes-types, telles que j'en connais, telles qu'il y en a, et non pas une femme idéale. Ce que vous venez de dire va dans le sens du réalisme socialiste, où l'on se doit d'avoir toujours des héros positifs. Je n'ai pas voulu des héroïnes positives. Ce genre de choses trop morales, trop didactiques, m'agace. Je me suis surtout intéressée à des femmes qui sont, en effet, plus diverses et conformes à ce que sont généralement les femmes. Je n'ai pas, non plus, voulu prendre des femmes vraiment exceptionnelles.

S. B. — Parmi les nombreuses raisons que vous avez données, vous avez affirmé que, pour écrire, vous aviez ressenti le besoin de « conserver et sauver le passé », de « récupérer » votre vie et de communiquer votre expérience. Était-ce aussi votre intention de montrer une nouvelle manière de vivre, ne serait-ce par son absence comme dans vos romans les plus récents, par exemple, dans lesquels vous décrivez une société intolérable et des relations traditionnelles destructrices ?

S. DE B. — J'ai cherché plusieurs choses en écrivant. Mes livres s'étendent quand même sur plusieurs années. Il y a, bien sûr, des livres dans lesquels je cherche à récupérer le passé, comme dans mes livres de mémoires, un peu aussi dans *Les Mandarins*, où j'ai essayé de fixer une période que j'avais vécue, et *L'Invitée*. Il y a des éléments autobiographiques partout. J'ai tenté aussi de décrire la société en dehors de moi, de décrire le présent ; par exemple dans *Les Belles Images*, j'ai voulu dépeindre la société, en tout cas faire entendre son discours, comme j'ai pu le dire ailleurs. J'ai voulu montrer la société telle que, malheureusement, elle est aujourd'hui. Dans *La Femme rompue*, j'ai raconté l'histoire d'une femme très différente de moi, toute dans le monologue et la femme rompue proprement dite. Je me suis inspirée de femmes que j'ai connues ou rencontrées, dont j'ai vécu de très près le drame, par exemple celui de la rupture. Certes, je ne suis plus dans l'autobiographie, dans le

souvenir du passé, j'essaie d'appréhender cependant le monde tel que je le vois, tel que je le sens.

S. B. — Mais avez-vous en vue une nouvelle manière de vivre ?

S. DE B. — Peut-être. *Les Belles Images* sont certainement une dénonciation en quelque sorte, une dénonciation contre cette société-là, contre une certaine société de consommation, le snobisme, les faux rapports, etc.

S. B. — Est-il souhaitable d'assumer une position politique implicite en écrivant des romans ? Ou n'y a-t-il pas un risque que la littérature devienne propagande ?

S. DE B. — Je pense qu'on écrit avec tout ce qu'on est, c'est-à-dire aussi bien avec ses opinions politiques qu'avec sa position de femme. On écrit à partir de sa situation, même si l'on n'en parle pas. Evidemment dans *Les Belles Images*, on ne trouve pour ainsi dire jamais de propositions positives sur la politique, néanmoins il existe tout un monde bourgeois que je trouve horrible et que je refuse. Cela peut donc faire rêver à un autre monde plus fraternel, plus vrai, etc. Mais il n'y a pas de propagande dans mes romans.

S. B. — A votre avis, la fin de l'art est-elle de montrer les choses comme elles sont ou de « rendre possible » un nouveau monde ?

S. DE B. — Sartre en a parlé fort bien dans ses articles sur la littérature, quand il a démontré que suggérer les événements par les mots, c'est déjà agir sur les événements. Quand on a nommé l'oppression, la bêtise, la justice, on les fait déjà sentir, et donc cela amène à vouloir les changer. Il est certain qu'il ne s'agit pas simplement de montrer d'une manière complètement extérieure comme dans le Nouveau Roman, ce n'est pas du tout cela notre démarche. L'idée de la littérature engagée, c'est peut-être justement la littérature, en même temps qu'un engagement, une action, une certaine action, sans exagérer les possibilités, naturellement, d'une action littéraire. Il ne faut pas exagérer l'action possible de la littérature. Par exemple *Le Deuxième Sexe*, je sais qu'aujourd'hui il est très lu en Amérique et en France car, vingt ans après, des mouvements féministes existent. Ils trouvent alors dans *Le Deuxième*

Sexe une confirmation théorique de leur élan. Sur le moment-même, *Le Deuxième Sexe* avait touché un certain nombre de femmes individuellement, mais cela n'avait pas suffi à créer un mouvement féministe. C'est une fois que le mouvement existe que le livre retrouve une certaine valeur.

S. B. — Un des problèmes les plus importants des féministes est celui que formule Sartre : « Elles manquent de bases dans la masse, et le travail aujourd'hui me paraît être en train de la gagner. » Mais comment la gagner ?

S. DE B. — C'est, en effet, très difficile mais il y a certaines actions qui touchent toutes les femmes, comme la réussite de l'action sur l'avortement. Toute femme est concernée par cela, aussi bien une grande dame (un peu moins parce qu'elle est riche et qu'elle peut aller en Suisse ou ailleurs, mais ce n'est quand même pas très agréable) que sa femme de ménage. Il existe des actions qu'on tente de mener en ce moment-même en France — je ne sais pas en Amérique —, mais on essaie de conduire des actions qui intéressent toutes les femmes. Par exemple les actions contre le viol, la dénonciation du viol, cela intéresse aussi bien la petite employée du coin que la petite ouvrière qui rentre chez elle, que la fille de bonne famille qui peut se faire violer tout autant qu'une autre. Une action sur le viol peut donc mobiliser de nombreuses femmes. Une action sur les femmes battues est également très importante parce qu'il existe des femmes battues dans tous les milieux, aussi bien dans le milieu bourgeois — il ne faut pas croire qu'un avocat ou un médecin ne bat pas sa femme — que dans les milieux paysan et ouvrier. Je crois même que le paysan est celui qui la bat le moins parce qu'elle travaille, elle est utile à la maison, il ne veut pas lui casser un bras ou une jambe. Il faut donc trouver des actions capables d'intéresser toutes les femmes et de leur faire comprendre leur problème — ce n'est plus leur problème mais celui de presque toutes les femmes — et de leur donner le sens de la solidarité. C'est précisément ce que l'on est arrivé à faire pour l'avortement, en recevant les femmes dans les centres d'avortement avant que la loi ne soit passée : en les faisant avorter, on leur expliquait pourquoi on le faisait, et elles prenaient ainsi conscience qu'elles n'étaient plus seules au monde et qu'il y avait bien des problèmes ; elles voyaient d'autres femmes, et parfois elles adhéraient au mouvement et proposaient,

elles aussi, leur aide. Mais pour le moment — je crois qu'en Amérique tout comme en France — la grande difficulté, c'est qu'on ne touche pas encore les femmes qui sont le plus exploitées, soit directement à l'usine, soit parce qu'elles sont femmes d'ouvriers et exploitées en tant que femmes d'ouvriers. Le choix des actions dépend des circonstances. Les actions contre le viol et les femmes battues, par exemple, ont pu avoir lieu parce qu'en réalité il y a eu des procès de viol qui se sont tenus, parce qu'il y a eu quelques enquêtes menées, des sondages effectués. Les femmes se sont mises peu à peu à parler, on les a encouragées à parler, et plus elles ont parlé, plus on a compris que le viol était un mal. Un mal vraiment très généralisé et qui concerne toutes les classes de la société. Il faudrait pouvoir trouver, en fait, les points sur lesquels les femmes de toutes les classes et de tous les milieux de la société soient concernées. C'est à cela que doit aboutir la recherche des féministes.

S. B. — Une question un peu plus personnelle : quels sont vos projets actuels ?

*S. DE B. — Actuellement, j'ai surtout des projets de cinéma, on va tourner *La Femme rompue*, pour la 3^e chaîne de télévision. Puis, j'ai aussi un grand projet : faire *Le Deuxième Sexe* avec le metteur en scène suédois, Mai Zetterling, qui a déjà fait d'excellents films féministes. Elle a réalisé un film intitulé *The Girls*. C'est très beau. Nous allons consacrer deux ans à cette aventure et essayer de découvrir à travers différents pays, différentes télévisions, les divers aspects de la condition féminine. Cela m'enthousiasme beaucoup car non seulement je vais travailler en collaboration avec elle, mais je crois aussi que, grâce au cinéma — si c'est bien fait —, cela pourrait alors avoir un grand impact sur les gens. Le cinéma favorise davantage la prise de conscience des femmes que le livre. Il peut même toucher des femmes ouvrières, des femmes employées, toutes les femmes, puisque aujourd'hui presque tout le monde possède la télévision. C'est une autre manière de parler un peu à toutes les femmes. Le cinéma ou la télévision le permettent mieux qu'un livre qu'elles ne liront pas. C'est un peu trop difficile. Je vais donc me consacrer pendant cette année qui vient, peut-être même la suivante, au *Deuxième Sexe*. Cela risque d'être très long à faire, puisque c'est en somme une révision de toute la condition féminine.*

S. B. — Quels sont les projets de Sartre, en ce moment ?

S. DE B. — Sartre, comme vous le savez, ne peut plus bien voir. En fait, il ne peut plus lire, ni écrire. Maintenant, il travaille avec un secrétaire qui est en même temps un ami et ils essaient de faire un livre quasi en collaboration, un livre portant sur la question de « Pouvoir et Liberté » — justement les problèmes du pouvoir intéressent beaucoup de gens en ce moment. Ils font des lectures, ont des conversations, son ami prend des notes, etc. Ils veulent donc écrire un livre, où ils traiteront de ce grand sujet : « Pouvoir et Liberté ». Qu'est-ce que c'est au juste le pouvoir ? Et comment peut-on concilier un certain pouvoir avec la liberté ? Ou faut-il complètement supprimer tout pouvoir ? Mais peut-on alors supprimer tout pouvoir ? Par exemple dans les mouvements féministes français — le problème se pose également en Amérique —, les femmes refusent justement toute hiérarchie, toute bureaucratie, en fait presque toute organisation. C'est pourquoi tout y est désorganisé et n'aboutit pas forcément à une véritable démocratie, puisque ce sont celles qui parlent le plus fort, ou qui ont le plus de facilité à parler, qui monopolisent la parole tout le temps, empêchant ainsi les autres d'être écoutées. Ce qui provoque de sérieuses difficultés au sein même de l'organisation féministe. Finalement ce sont souvent les mêmes qui deviennent les « leaders », parfois malgré elles. Ce sont souvent des femmes de tête et, en effet, elles acquièrent même un certain pouvoir. Certaines en sont très contentes, d'autres au contraire le redoutent parce que trop de responsabilités finit par les épuiser et que le pouvoir reproduit finalement les schémas masculins alors même qu'elles cherchaient à les éviter. Oui... Bien compliquée cette question de pouvoir.